

FILLES ET GANGSTERS

de Shohei Imamura

« La **beauté** de ce film grouillant et bruyant rappelle l'importance de ce **chroniqueur génial** de l'histoire contemporaine du Japon »

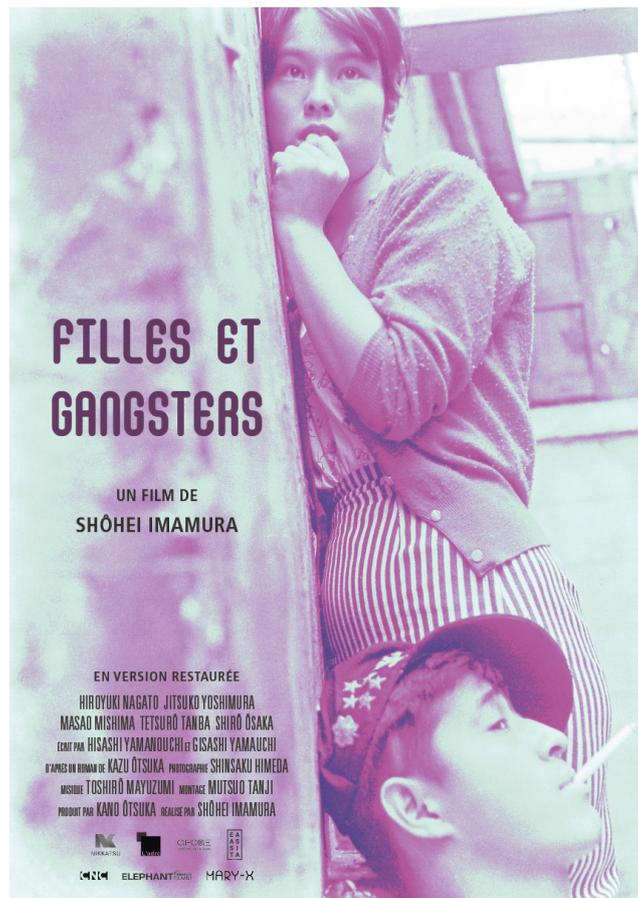
L'HUMANITÉ

« Un film âpre, émaillé de scènes **inoubliables**,
qui frappe par l'**audace** de son propos »

À VOIR-À LIRE

« **Première réussite majeure** de Shohei Imamura,
un **grand cinéaste** était né »

EAST ASIA



ACTUELLEMENT AU CINÉMA

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

Par ici les sorties - 22 mai

Filles et gangsters de Shohei Imamura. Japon, 1961, 1 h 48 (reprise), par Vincent Ostria

Les rééditions de films de Shohei Imamura (1926-2006) se succèdent depuis l'an passé. **Elles rappellent l'importance de ce chroniqueur génial de l'histoire contemporaine du Japon**, dont la vertu majeure est un sens inné de la trivialité aux antipodes des clichés sur la retenue et la politesse des Nippons. Ce film de 1961, sorti au début de sa carrière prolifique, a longtemps été intitulé « Cochons et cuirassés » — mais contrairement aux porcins, les navires de guerre n'y sont guère présents. Il traite, comme d'autres œuvres de la période, des conséquences de la défaite nipponne de 1945, où un climat de débrouille et de misère règne dans l'archipel mis en coupe réglée par les Etats Unis. Imamura dépeint le milieu interlope des bas-fonds de la ville portuaire de Yokosuka proche de Tokyo, autour des boîtes de nuit fréquentées par les marins américains, et gérées par des yakusas qui exploitent la pauvreté ambiante. **La beauté de ce film grouillant et bruyant, outre sa tonalité documentaire, constante chez le cinéaste, réside dans sa manière de passer constamment du général au particulier, et vice-versa.** Au-delà du petit groupe de gangsters pieds nickelés au cœur du récit, on a une vision globale de l'activité du secteur et des diverses magouilles qui s'y trament. En particulier l'élevage de porcs avec les déchets alimentaires de l'armée américaine. Métaphore géniale et sarcastique d'Imamura, assimilant les hommes à des pourceaux (voir la fin, où les uns et les autres s'entremêlent joyeusement) — y compris littéralement, lorsque les yakusas mangent de la viande de porc nourri avec un cadavre humain. Cela n'empêche pas le cinéaste de distancier sa réflexion grâce à une amourette alerte entre Kinta, jeune agité qui s'incruste dans une bande de yakusas, et Haruko, qui refuse de se vendre aux soldats américains comme sa sœur. Poussant le néoréalisme jusqu'au grotesque, ce film a beau être tourné comme une farce, il a aussi toutes les caractéristiques du film noir. Seulement, Imamura ne regarde jamais l'espèce humaine sans une profonde ironie. Il y a du Rabelais chez ce fils du Soleil levant. A signaler en parallèle, la sortie plus discrète du premier film inédit du cinéaste, « Désirs volés » (1958).

FILLES ET GANGSTERS de Shohei Imamura

par Jérémy Gallet, le 21 mai 2019



Un drame social âpre, sur fond d'occupation américaine. Un film engagé où l'on reconnaît la manière entomologique d'Imamura.

Notre avis : Prototype du drame social, le cinquième film de Shōhei Imamura offre un portrait sans concession du Japon de l'après-guerre, où les plus nécessiteux sont pris en tenaille entre les yakuzas qui sévissent, imposant leurs trafics de drogue, de prostitutions ou d'animaux et les GI tout de blanc vêtus, qui se croient en terrain conquis. L'impossible histoire d'amour de Kinta et Haruko est définitivement enterrée par la puissance d'un déterminisme qui accable une population défavorisée, ne lui laisse que le choix de la corruption. Influencé par *L'ange ivre*, d'Akira Kurosawa, dont le propos évoquait déjà la violence de la pègre japonaise, **ce film âpre est émaillé de scènes inoubliables** : ainsi, la fuite des porcins, dans les rues de la ville, est lestée d'une dimension allégorique qui marquera d'autres cinéastes (on pense en particulier à Kornél Mundruczó et son film *White God*). Le titre initial du long métrage, *Cochons et cuirassés*, bien plus séditieux que son doublon français *Filles et gangsters*, ne laisse aucun doute sur la cible du film : les forces américaines d'occupation. Leur présence est liée à la situation socio-économique du pays et au délitement des liens entre les citoyens. Goujats ou brutaux, les soldats américains n'ont pas le beau rôle. Ils n'hésiteront pas à saouler puis à violer la pauvre Haruko, qui, cherchant à fuir son désarroi sentimental, a décidé de sortir en ville. La scène est pudiquement mise à distance, à travers une vue en plongée, dont l'image se met à tourner. A plusieurs reprises, la caméra s'éloigne de ce qu'elle filme, comme si le regard disait son dégoût, cherchait la tangente. A ce titre, on retient le superbe travelling arrière, dans les premières minutes, qui saisit l'ambiance d'une rue populaire, encombrée par la présence de jeunes hommes américains braillards et triomphants.

Si parfois certaines séquences flirtent avec une exagération mélodramatique -on pense en particulier à la réaction de Kinta, mortellement blessé au cours d'un affrontement avec d'autres yakuzas, on songe aussi à quelques explosions de colère particulièrement outrées-, **ce long métrage frappe par l'audace de son propos, qui s'en prend aussi à une servitude volontaire des Japonais, métaphorisée selon une manière entomologique**, qui annonce bien sûr *La femme insecte* (son héroïne tente d'échapper à sa condition, comme Haruko) ou *L'anguille*, bien des années plus tard.

Cette œuvre corrosive coûtera cher à Imamura, artiste repéré à l'international, en tant que cinéaste important d'une nouvelle vague japonaise, mais momentanément blacklisté des studios de la Nikkatsu.

FILLES ET GANGSTERS DE IMAMURA SHOHEI

EN SALLES LE 22/05/2019)

le 22 mai 2019 par Justin Kwedi



Mary-X Distribution propose, en ce 22 mai, le film japonais Filles et Gangsters, sorti en 1961 et réalisé par Imamura Shohei. Connu sous le titre de Cochons et cuirassés, le film bénéficie d'une belle restauration 2K.

Filles et Gangsters est la **première réussite majeure d'Imamura Shohei** et qui l'associera à Nouvelle Vague japonaise aux côtés d'Oshima Nagisa notamment. Imamura débute à la Shōchiku en tant qu'assistant d'Ozu puis intègre la Nikkatsu où il végète en signant des films de commande. Alors qu'il pense pouvoir enfin livrer un film personnel, le studio lui impose la réalisation de *Mon deuxième frère* (1959), adaptation de l'autobiographie de l'enfance d'une émigrée coréenne. Le film est un immense succès salué par le ministère de l'Éducation mais Imamura renie cette œuvre aux antipodes de ses préoccupations. En récompense, la Nikkatsu lui laisse cependant les mains libres pour son projet suivant, *Filles et Gangsters*.

Le film fait un portrait cinglant du Japon d'après-guerre sous occupation américaine. Si, en filigrane, les Américains sont fustigés pour leur comportement (avec ces soldats distribuant les dollars en quête de plaisirs divers), c'est surtout l'avilissement des Japonais pour obtenir leurs faveurs que dénonce Imamura. L'histoire se déroule à Yokosuka qui, comme d'autres cités portuaires japonaises, abrite une base navale américaine. C'est donc un lieu interlope abritant une population douteuse en quête d'argent facile. La scène d'ouverture est un plan d'ensemble de la base sur fond d'hymne américain, avant qu'un panoramique laisse apparaître les drapeaux. Kinta (Nagato Hiroyuki) est une petite frappe cherchant à percer chez les yakuzas et pense faire fortune en se mêlant à un trafic de cochons nourris avec les restes des bases américaines. Dans ce Japon brisé et à bout de souffle, les anciens ne peuvent plus servir de guides à la jeunesse, que ce soit le père de Kinta, usé par l'alcool et le travail à l'usine, ou le chef yakuza (Tamba Tetsuro), affaibli par la maladie. Les deux voies proposées par ses « pères » s'avéreront une impasse, que ce soit la vie de labeur qu'il refuse ou celle de yakuza pour laquelle il sera trop tendre. Cette indécision se caractérise même par sa tenue vestimentaire avec une pure allure d'ado américain dont les vêtements arborent des motifs japonais, illustration de son rapport amour/haine face à ces envahisseurs américains. Seul l'amour de sa fiancée Haruko (Yoshimura Jitsuko) semble pouvoir le sauver mais elle-même est soumise à une pression sociale pour céder à un même avilissement, incitée par sa famille à s'offrir aux avances d'un riche soldat américain.

Imamura montre avec crudité un Japon délesté de toutes valeurs, de toute distinction entre le bien et le mal par instinct de survie. Les plus immatures comme Kinta cèdent complètement aux tentations et à l'argent facile quand il est plus difficile dans cette société japonaise machiste d'y résister pour une âme pure comme Haruko. Le réalisateur connaît bien ces bas-fonds puisqu'il bascula un temps à cette vie facile lorsqu'il vécut dans le quartier de Shinjuku entre jeux, alcool et femmes et de là découle ce filmage fiévreux et réaliste. C'est en voyant *L'Ange Ivre* de Kurosawa Akira et la force avec laquelle il dépeignait cette fange qu'Imamura quitta cette existence pour intégrer l'industrie du cinéma. La mise en scène cède à un chaos de plus en plus insoutenable (la scène de viol où la caméra tourbillonne en plongée comme une ellipse à l'horreur) au fur et à mesure de l'avancée du récit. La première scène nocturne montre Kinta rabattre un GI dans une maison close bondée avant que la police n'expulse tout le monde avec un sens du mouvement intense et tout le film tend à exacerber cette ouverture tandis que les personnages basculent. La photo de Shinsaku Himeda oscille entre les ténèbres des ruelles désertes, théâtre des règlements de comptes, et la grande rue éclairée de néons tapageurs de bars où les prostituées aguichent les GI.

Le tumulte représenté par cette urbanité luxueuse et corrompue s'oppose à la misère des taudis où vivent Kinta et Haruko, leurs familles vindicatives jurant également avec la bienveillance calculée de yakuzas/maquereaux qui veulent profiter d'eux. La jeunesse semblent donc clairement plus une victime sacrificielle de l'état du Japon d'alors. Pas d'alternative même s'il est suggéré que l'entraide pourrait amener de jours meilleurs au pays. Le final fonctionne également sur cette dualité entre calme et chaos. La dernière scène déchaîne les visions de cauchemars avec cette nuée de cochons lâchés en pleine ville, engloutissant tout le mal ambiant. L'atmosphère de film noir bascule dans un symbolisme oppressant qui ne laisse aucun espoir de retour. L'ironie est aussi mordante que tragique avec cette arrivée d'un nouveau régiment de GI haranguant la nuée de Japonaises débarquées en ville pour les satisfaire. Ce regard cinglant causera de nombreux problèmes à Imamura Shohei puisque par crainte de représailles, le studio l'empêchera de tourner pendant deux ans mais qu'importe : **un grand cinéaste était né.**